

Massimo Furlan rejoue la tragédie de Séville

28 mai 2018

Sans ballon et avec des habitants de Colombes, le performeur suisse s'est lancé dans un nouveau projet participatif visant à reproduire le match France-RFA de la demi-finale du Mondial 1982. Coup d'envoi le samedi 2 juin en direct au stade Yves du Manoir.

« C'est reposant, la tragédie, parce qu'on sait qu'il n'y a plus d'espoir, le sale espoir... », dit le chœur dans Antigone. Jean Anouilh savait à quel point la beauté tragique tient en un seul principe : savoir qu'on va échouer et tout tenter quand même. Il aurait sans doute adoré, comme nous, se trouver ici dans le stade de Colombes et entendre cet entraîneur crier à ses joueurs : « Bon, je dois quand même vous dire : vous allez perdre. Je sais que vous voulez changer le cours du match, mais ça n'arrivera pas ! » Non pas qu'il aime particulièrement flinguer le moral des troupes. Juste qu'en effet, tout est déjà écrit ici. Le match a déjà eu lieu il y a trente-six ans, il fut terrible, les Bleus l'ont perdu, et il s'agit en fait de le rejouer.

Nous sommes en mai 2018 en proche banlieue parisienne, donc, et le but du jeu est de remonter le temps et d'imaginer que nous sommes le 8 juillet 1982, jour de la demi-finale de la Coupe du monde de football, sur la pelouse du stade de Séville. Devant nos yeux va prendre place une tragédie contemporaine qu'aucun metteur en scène n'aurait jamais songé à monter. Sauf à s'appeler Massimo Furlan et à aimer soulever des hypothèses incongrues : si la beauté du foot réside aussi dans ses usages, dans la somme de liens affectifs et de mémoire collective qu'il véhicule, dans la chorégraphie et la dramaturgie qu'il dessine, on peut bien se demander alors pourquoi il n'y aurait pas un « répertoire » de matchs à reconstituer, comme un répertoire de pièces inscrites au patrimoine de la Comédie-Française ou au ballet de l'Opéra de Paris. On verrait dans ce fonds footballistique des drames hugoliens, des farces élisabéthaines et des tragédies classiques.

« Air football »

La plus belle et la plus cruelle d'entre elles s'appelle « France-RFA 1982 ». Et c'est elle qui sera jouée sous l'intitulé le Cauchemar de Séville le 2 juin. Une reconstitution, donc. A ceci près qu'il n'y aura ni ballon, ni Allemands, que les Bleus ne seront même pas interprétés par des joueurs amateurs surdoués, mais par de simples passionnés de 18 à 65 ans, maladroits et sans doute complètement essoufflés. Lesquels devront, grâce à la partition gestuelle qui leur sera dictée par oreillette, reproduire au geste près les actions des Bleus pendant 120 minutes : la

faute sur Jean Tigana, le chaos de Patrick Battiston, le troisième but en prolongation d'Alain Giresse, le tir manqué de Didier Six, les visages d'extase et les masques d'effroi. Toutes les actions hors champs seront improvisées. La piste sonore, basée sur de la description d'actions aussi exhaustive que possible, ressemble à de la poésie sonore : « Récupération et sautillage, remonter le ballon, remonter le ballon, sautiller, sautiller, sautiller, se préparer à jaillir. » On devrait donc davantage écrire « acteurs » que « joueurs » et non pas « entraîneur » mais « répétiteur », comme on le dirait pour un ballet romantique. « C'est de l'air football, en fait ? » demandent ces garçons attroupés derrière les grilles du stade pendant la répétition générale. Oui, à peu près. Même si la seule virtuosité qu'on cherche à rejouer, c'est la flamboyance de l'échec.

Avant de devenir l'un des plus mémorables scénarios dramatiques français, ce France-RFA en demi-finale de la Coupe du monde de 1982 fut d'abord un match de foot insoutenable à regarder. C'était en juillet, le Mur de Berlin était encore sur pied, la fin de la Seconde Guerre mondiale datait d'à peine quarante ans et ceux qui l'avaient vécue étaient nombreux derrière leur poste de télé. Les Bleus n'étaient pas grand-chose ; ils affrontaient l'équipe la plus compétitive du Mondial. Dominer la Kraftmannschaft, « l'équipe de puissance », de cette façon (3-1 en prolongations) était de l'ordre de l'impensable. Encore moins envisageable que soit finalement saccagé l'espoir naissant, et que les Français se rétent dans les grandes largeurs au terme d'une série de rebondissements d'une cruauté sans nom.

France-RFA 82, c'est le ratage cosmique. L'échec sublime. Platini en parle comme l'un de ses plus beaux souvenirs. « Tout est parfait dans ce match, résume Massimo Furlan. Les ennemis sont de vrais ennemis, les héros sont plus forts qu'espéré, l'espoir est immense, l'injustice est totale, l'arbitre est mauvais. »

« Losers magnifiques »

Derrière l'écran, à l'époque, on trouvait Frédéric Bonvoisin : la quarantaine aujourd'hui, il tient le rôle de Platini et se souvient d'avoir vu la tragédie dans un camping normand rempli d'Allemands. Ou Pascal, 62 ans, qui s'était vengé sur le cognac. Tous ces habitants de Colombes ont été castés pour le lien affectif qu'ils entretiennent avec le match - moment souvent passé en famille, avec des proches parfois disparus, et des anecdotes à la pelle. Outre les entraînements en cardio qu'elle a endurés trois fois par semaine depuis le mois de mars, l'équipe des Bleus « bis » a passé du temps à partager les souvenirs, dîné ensemble et visionné les images, encore et encore, avec toujours la certitude que l'arbitre sifflera finalement, évidemment, le meurtre commis par le « méchant », le gardien allemand Harald Shumacher sur le Français Patrick Battiston. Battiston ici interprété par une femme, qui a choisi le rôle « parce que c'est la partition la moins physique ! J'ai sept minutes de jeu, mais sept minutes intenses, avant d'être assommée. Hyper athlétique. »

Au téléphone, Hervé Mathoux, présentateur du Canal Football Club, nous rappelle à quel point sont rares les matchs capables de marquer les mémoires sur des générations. « Il y a Brésil-Uruguay en 1950, par exemple, mais France-RFA a d'énormes résonances littéraires, même si la sublimation n'est possible que trente ans après. Sur le moment, la remontée des Allemands, c'est la détresse

absolue, le rêve cassé.» Samedi prochain, il commentera en live dans les tribunes, aux côtés de Stéphane Guy, ce match du passé. Comme si vous y étiez. Ce qu'il tentera de garder en tête en tant qu'acteur du Cauchemar de Séville, explique-t-il, c'est qu'il s'agit pour lui d'un match que les moins de 20 ans ne peuvent pas comprendre : « Aujourd'hui, on aborde une Coupe du monde avec l'espoir de la gagner. En 1982, c'était impensable. Avec ce match, de losers tout court, on est devenus des losers magnifiques. On devait gagner et on a finalement été ramenés à ce qu'on était censé être : des héros romantiques, condamnés à la défaite en dépit de la flamboyance de notre jeu.»

Grégoire Lefebvre acquiesce. Il est « l'entraîneur » cité plus haut, en réalité directeur de l'Avant Seine-Théâtre de Colombes, à l'origine du projet de reconstitution proposé à Massimo Furlan. Et il pèse ses mots en parlant de « tragédie antique » : « Ce match, c'est Médée, hein... On a la présentation de la famille dans la première mi-temps, puis survient un fait de jeu - le but allemand - qui détruit cette cohésion. S'enchaînent alors des événements violents (des fautes un peu dures avec des cartons) qui créent une montée dramatique jusqu'à l'acmé : l'entrée de Patrick Battiston dans la seconde mi-temps puis, à la 59e minute, son "assassinat" par le gardien allemand Schumacher. La famille se fédère, se bat, chacun met son but, égalise. La fin paraît écrite, on gagne et sur un dernier coup du sort, on perd. Il est beaucoup mieux scénarisé que la finale France-Italie où tu t'emmerdes quand même un peu, jusqu'au coup de boule de Zidane. »

«Arène antique»

Grégoire Lefebvre, le directeur du théâtre, partage avec Massimo Furlan, l'artiste, une passion pour ce match. Le premier connaissait évidemment les faits d'armes du second. Massimo Furlan, en effet, est le spécialiste mondial du «re-enactment de matchs de foot», dirait le jargon de l'art contemporain. Enfant, il rejouait dans sa chambre les actions héroïques que les commentateurs de foot décrivaient à la radio. C'est en 2002 qu'il crée sa première performance autour de cette mémoire intime, le « rejeu » de la Coupe du monde de 1982, au stade de Lausanne, seul sur le terrain, en interprétant un 23e joueur imaginaire. En 2006, joué en Europe, en Corée du Sud et dans plusieurs stades du monde entier, ce sera France-RFA 1982, toujours seul, dans le rôle de Platini. Il y a quelques semaines, il rejouait le match RFA-RDA de 1974 à l'Olympic Stadium de Munich. A deux, cette fois. Lui dans le rôle du gardien Sepp Maier et un autre acteur dans le rôle de l'attaquant est-allemand Jürgen Sparwasser. Sauf qu'après trois minutes de jeu, lors d'un tacle dans le vide, l'acteur s'est fracturé la cheville, est sorti sur une vraie civière, obligeant Massimo à jouer 87 minutes seul, uniquement dans les cages.

Grégoire Lefebvre connaissait donc l'obsession de l'artiste pour le foot-fantôme. Et le contacte l'an passé alors qu'il cherche des projets artistiques avec lesquels sortir du bâtiment théâtral, élargir la sociologie du public, et impliquer les habitants dans une œuvre participative. Il travaille sur un territoire rêvé pour un projet comme le Cauchemar de Séville : c'est à Colombes en effet qu'est implanté le stade Yves du Manoir, un des derniers lieux restant des Jeux olympiques de 1924. Fantôme, encore. «C'est un stade moche mais intéressant puisqu'il reste des vestiges architecturaux des anciennes configurations qu'il a eues, explique Grégoire Lefebvre. Il conserve les anciens gradinages en béton. Ce projet lui donne un petit côté arène

antique, façon Epidaure. Cette charge mémorielle faisait écho à ce qui nous motivait avec Massimo : donner à lire la demi-finale 82 comme une tragédie grecque, écrite contre son gré par l'histoire du foot. »

Le 2 juin, le public sera regroupé sur une seule tribune, de façon à faire face à des rangées entières de sièges vides, occupés par l'ombre des spectateurs du passé. Un des grands mystères qui plane encore sur la reconstitution du 2 juin, de l'aveu de tous les participants, est la façon dont le public va bien pouvoir réagir. Il fera sans doute comme tout spectateur de théâtre quand le théâtre est bon : croire, le temps d'une œuvre cathartique à la fois complètement potache et totalement sublime, qu'on peut ressusciter les fantômes et changer le cours de l'histoire.

Ève Beauvallet pour « Libération »

Le Cauchemar de Séville de Massimo Furlan créé par l'Avant Seine-Théâtre de Colombes. Le 2 juin au stade Yves du Manoir de Colombes (92). Rens.

: www.lavant-seine.com